

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 34

Artikel: Aux Autorités lausannoises
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-185317>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La manière de faire un bouquet.

Toutes nos lectrices accueilleront sans doute avec plaisir les lignes qui suivent, car nous savons qu'elles aiment les fleurs et qu'elles se plaisent à en orner leur toilette et leurs appartements. Toutes, il est vrai, n'ont peut-être pas remarqué que ce sont souvent les fleurs les plus modestes qui sont les plus intéressantes et les plus belles;... mais pas de méchantes digressions; passons vite à notre sujet, en reproduisant ici une délicieuse page de Mme de Saverny, dans son livre tout récent : *La femme hors de chez elle, en voyage, à la campagne*. « Très peu de personnes, nous dit-elle, savent arranger les fleurs avec goût et grâce. A défaut de ce merveilleux instinct naturel, on peut arriver au même résultat par l'étude.

Quelques rares fleuristes réussissent à composer ce poème délicat, auquel on peut faire dire tant de choses, mais encore faut-il qu'on leur donne des instructions très précises.

Que dirait-on si, dans un bal, on plaçait sur une chaise, au centre du salon, la femme la plus jolie et la mieux habillée, puis qu'on l'entourât, en l'étouffant presque, d'un cercle de toutes les autres femmes vêtues de blanc, bien tassées les unes contre les autres, et celles-ci d'une autre ronde de femmes richement parées de bleu, bien serrées les unes contre les autres, et ainsi de suite, en entourant le dernier rang d'une bande de velours blanc bien sanglé, et que tout cela fait, les maîtres de la maison se missent à crier : « Nous avons su réunir chez nous les plus jolies femmes de Paris. Les voilà rassemblées en un bouquet gigantesque?... »

On rirait d'abord, puis on s'écrierait que cet amas de beautés est horrible, qu'on ne distingue rien que trois ou quatre ronds de nuances différentes; les toilettes seraient écrasées, perdues; les figures confuses, indistinctes; les individualités disparues, anéanties. Ce serait un massacre des... innocentes. Eh bien! c'est ainsi que l'on traite les fleurs.

Une bouquettière commence par choisir une ou deux roses, ou d'autres fleurs, n'importe; elle en forme le centre de sa botte fleurie, en les ficelant sur des tiges en fil d'archal et en les tenant un peu plus élevées au milieu; puis elle entoure ces roses d'un rang de malheureux boutons de roses thé, en les serrant le plus possible; ensuite elle met autour un rond de réséda bien serré; ce deuxième rang est cerclé d'œillets panachés collés comme des harengs dans leur tonneau; s'il y a des fleurs qui se détestent, pas moyen d'échapper au voisinage déplaisant; on ne pourrait placer une épingle entre elles...

Et l'habile bouquettière achève ses ronds bien alignés avec l'intrépide confiance d'une longue expérience. Plus elle met de fleurs bien serrées, plus le bouquet sera beau et coûtera cher.

Elle en fait du même genre avec une seule espèce de fleurs.

Et ça s'appelle un bouquet!...

Malheureuses fleurs, qui aimeraient tant à s'épanouir!

Ah! bien oui! la fleuriste, la bouquettière les a guindées sur des tiges de fer, leur a mis un corset-cuirasse en papier. C'est solidement ficelé.

Qu'avez-vous fait, misérable? Un CHOU-FLEUR, et pas autre chose!

Et voilà l'étrange légume qu'un galant cavalier envoie aux charmantes femmes, la bombe parfumée qu'on jette aux cantatrices, le délicat objet que l'on offre à sa fiancée!... Horreur...

De même qu'au bal chaque femme doit avoir la liberté de se mouvoir gracieusement dans son élégante toilette et garder son individualité, tout en contribuant par sa beauté à l'ensemble charmant de la réunion, de même, dans un bouquet fait avec goût, chaque fleur doit avoir un espace suffisant pour s'épanouir à l'aise au milieu de son feuillage naturel ou de celui qu'il plaît d'y ajouter.

Il ne faut donc *jamais serrer les fleurs*, mais les disposer légèrement, de manière à leur laisser, autant que possible, l'aspect qu'elles ont sur leur tige.

On marie les espèces et les genres différents suivant la dose de goût que l'on possède. J'ai vu faire des bouquets ravissants avec des fleurs très modestes mélangées à des herbes folles et disposées si gracieusement qu'on les regardait avec cent fois plus de plaisir que les assemblages savants d'orgueilleuses fleurs de serre.

La disposition pyramidale est une des plus avantageuses pour le bouquet ordinaire. Le regard s'arrête d'abord sur le motif principal placé au sommet et descend complaisamment sur les fleurs savamment étagées, entremêlées de verdure qui fait ressortir la délicatesse des nuances.

On fait aussi, pour placer sur la table, de très jolies corbeilles remplies de sable humide, légèrement bombé et couvert de mousse, dans lequel on plante des fleurs à queues courtes. Cela forme une décoration ravissante de petits parterres fleuris qui n'empêchent pas les convives de se voir, chose essentielle pour la gaité du repas. On peut exécuter cela à la campagne avec les fleurs les plus modestes.

Si le projet d'impôt communal fait des mécontents, il a du moins le mérite d'inspirer les poètes; à preuve les vers suivants, qu'on vient de nous adresser et qui ne sont point si mal tournés:

Aux Autorités lausannoises.

Ne vous gênez pas, Messeigneurs,
Et rétablissez les corvées!
Vous nous promettez tant d'honneurs,
De bien-être et de splendeurs
Que vos fautes en sont lavées.

Nos poches aussi!... mais qu'importe
Nous aurons caserne et palais,
Et la Justice à notre porte,
Pour donner un coup de balai.

Autrefois elle était moins fière
Et se logeait plus simplement,
Mais, à présent qu'elle est plus chère,
Il lui faut un beau bâtiment.

Puis nous n'aurons plus de poussière,
De sol boueux, ni de glaçons,
Le soir, partout de la lumière,
Jusqu'àuprès des moindres maisons.

Notre ville propre et jolie,
Chez nous retiendra l'étranger,
Qui délaissera, je parie,
La terre où fleurit l'oranger.

Nous ne pouvons demeurer en arrière ;
Avec le siècle il faut marcher,
Obtenir à tout prix un éclat éphémère ;
C'est là ce qu'il nous faut chercher.

D'ailleurs n'est-ce pas chose inique ?
D'autres villes ont plus d'impôts !
Il faut, dans une république,
En commun porter les fardeaux.

Vous pouviez imposer, peut-être,
Bien des objets par vous omis :
Les pianos, le chat, la fenêtre,
Jeux de crokets et canaris.

« Qui veut la fin veut les moyens ! »
Dites-vous. Que tous en pâtissent,
La fin viendra, chers citoyens,
Pour cela nos efforts s'unissent !

Frappez, Messieurs, et n'épargnez, de grâce,
Pas plus les petits que les grands :
La bonne mère ne se lasse
Qu'après avoir fouetté tous ses enfants.

La fenna que pâyè sè z'impoû

Onna bouna fenna qu'avâi dâo bin ào sélâo étais
z'ua pâyè sè z'impoû et sè lameintâvè dâo temps
que fasâi stu sailli.

— N'est pas l'eimbarres, se lâi fe lo receviâo, fa
on rudo temps et clia pliodze n'a pas l'ai dè volliâi
botsi !

— Oh ! câisi-vo, se repond la fenna, qu'avâi tot
son fein étais, lâi vâo férè bio sti an ! Ne volliein rein
avâi dè bon què cein qu'est ào grenâ et su lo cholâ,
kâ se lo temps ne tzandzè pas, tot cein qu'est à la
garda dè Dieu est fotu.

Berbitchon et sa mïa.

Ein septanta et septantion, adon que noutré sordâ
sont z'u à la frontière po gravâ ài Français et ài
Tûches dè sè veni taupâ per tsi no, lo valet à Ber-
bitchon, qu'on lâi desâi coumeint à son père po cein
que l'aviont ti dou 'na granta berbitche dzauna qu'on
arâi djurâ que l'étâi ein loton, essiyivè dè frequentâ
la fellie à Quequelion. La raccompagnivè adé la
demeindze né, lâi atsetâvè dâi cornets dè trabliettès
à la bise, lâi fasâi liairè lè dévisès dè caramellès,
lâi baillivè lo bré quand la jeunesse sè promenâvè,
la sè veillivè quand l'allâvè férè ào for rein què po
la reincontrâ et l'allâvè soveint roudassî déveron la
mâison; enfin quiet : couennâvè. La lurena n'étâi
pas quie tant décidaie por li, ma tot parai le lo
remâofâvè pas pî et lo laissivè férè dè poâire que
n'en vigné min d'autro, pace que le volliâvè avâi
on bounami po ne pas restâ vilhe fellie.

Quand l'est que lo gaillâ reçut pè la piquietta lè

z'oodrè po parti po la Comtâ, iô dévessont d'aboo
allâ, fe son sa et quand fe vetu ein militéro, que
l'eut met sa tuniqua et son bounet dè police, s'ha-
zardâ d'allâ derè bondzo tsi Quequelion, kâ on a mè
dè toupet quand on est ein sordâ. Adon à n'on
momeint que sè trovâvè solet avoué sa mïa, lâi fe :

— Ora, Janette, mè vâo-tou promettre d'adé
m'amâ et dè pas m'âobiâ tandi que sari vâa ?

— Oï bin se cein ne douré pas trâo grand temps,
se lâi repond la gaupa.

Le cri-cri

II

Après avoir reçu les premiers compliments de la veuve, le boursier s'approcha d'une table où des rafraîchissements étaient servis.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il en versant avec précaution un doigt d'un liquide rougeâtre dans un verre.

— Du vin du pays, monsieur, répondit la veuve avec fierté, et, comme on n'en boit pas beaucoup chez nous, il est fait avec des raisins de ma propre treille.

— Du vin des Ardennes ! dit le boursier, voilà ce qu'on ne trouverait pas en effet au Café Anglais. Voyons un peu.

Il porta le verre à ses lèvres et fit la grimace.

— Mais il est dur en diable, votre vin !

— Je crois bien, monsieur n'y met pas de sucre : le sucrier est pourtant à côté.

— Ah ! ce vin se boit avec du sucre ; il fallait le dire tout de suite, fit le boursier en riant aux éclats.

Et plus gai qu'il n'avait été depuis longtemps, M. Bertillon tira une pièce de vingt francs de son porte-monnaie.

— Mère Valdreau, dit-il, voilà pour votre marché de demain. Est-ce qu'on peut être bien nourri à ce prix-là dans votre pays ?

— Seigneur Jésus ! s'écria la veuve en se signant dans son trouble comme si elle voyait le diable; mais il y a là de quoi acheter toutes les boutiques de Chaumont et les marchands avec !

— Eh bien ! faites pour le mieux et ne regardez pas à la dépense. Ah ! j'espère que vous me ferez goûter un peu de votre cuisine locale.

— S'il vous plaît ? dit la veuve ouvrant de grands yeux étonnés.

— Ah ! c'est juste, vous ne comprenez pas. Voyons, vous devez bien avoir dans ce pays ce qui se trouve partout, un plat spécial, que l'on ne prépare bien qu'ici, dont la recette se transmet de mère en fille.

— Ah ! la salade au lard ! s'écria la mère Valdreau avec fierté.

— Hum ! fit M. Bertillon effrayé, c'est là votre plat national. Eh bien, non, décidément, pas de salade au lard, mais plutôt, puisque la chasse est ouverte, un perdreau : avec cela des œufs frais, de la galette.....

— Monsieur sera satisfait, j'ose le dire, fit la bonne femme.

— Et surtout,acheva M. Bertillon en congédiant son hôtesse, ne me réveillez pas trop matin.

Depuis longtemps, le boursier ne connaissait plus, en fait de levers de soleil, que ceux qu'il pouvait admirer de temps à autre dans quelque pièce de l'Opéra ou de la Porte-Saint-Martin, brossés par Chéret ou Robecchi, et il en avait si bien pris l'habitude, qu'il ne tenait nullement à en voir d'autres.

Quand le lendemain, la mère Valdreau entra, vers dix heures du matin, dans la chambre de son hôte, et s'informa respectueusement comment il avait passé la nuit, elle fut accueillie avec la plus parfaite mauvaise humeur par le terrible voyageur.

— Comment j'ai dormi ? Fort mal, pour ne pas dire du tout, et comment aurais-je pu dormir avec cet infernal insecte qui toute la nuit a fait un tapage du diable dans la cheminée.